ELLE

18 Mars 2016

GALERIE
MAGDA DANYSZ
PARIS / SHANGHAI

ELLE

18 Mars 2016

Prune Nourry chez sa galeriste parisienne, Magda Danysz, entre deux « Terracotta Daughters » en bronze.

PRUNE NOURRY ET L'ARMÉE DES FILLES

UN PIED À NEW YORK, L'AUTRE ENTRE L'INDE, LE MEXIQUE ET LA CHINE... CETTE ARTISTE FRANÇAISE ENGAGÉE ET PASSIONNÉE DE BIOÉTHIQUE ENVISAGE L'ART COMME UN MOYEN DE CHANGER LES CHOSES ET DE DONNER LA PAROLE AUX FEMMES.

PAR SOLINE DELOS PHOTOGRAPHIE FRÉDÉRIC STUCIN

GALERIE
MAGDA DANYSZ
PARIS / SHANGHAI

ELLE

18 Mars 2016

PORTRAIT

La performance « Holy Holi », réalisée en Inde en 2010, détournait la fête de Holi qui célèbre la fertilité mais à laquelle les femmes ne peuvent pas participer.

Elle y voit comme un signe, et s'en amuse. Seulement une poignée de jours après qu'elle a enterré en Chine, dans un lieu tenu secret, ses « Terracotta Daughters », une armée de cent huit jeunes filles en terre cuite, hommage aux millions de « femmes manquantes » éliminées avant leur naissance à cause de leur sexe, le gouvernement de Pékin décrétait la fin de la politique de l'enfant unique. Attablée à un café de Saint-Germain-des-Près devant un chocolat chaud, la bouche rouge de gourmandise, une longue natte brune lui donnant des airs de Péruvienne, Prune Nourry, 31 ans, revient aux sources. Celle qui partage sa vie avec le retentissant JR, photographe et artiste à succès, ne reste pas pour autant dans son ombre. Leur point commun : envisager l'art comme un moyen de faire bouger les lignes, en empruntant des chemins de traverse pour mener leurs « combats ».

Cette armée, formellement inspirée des fameux guerriers de Xi'an, c'est trois ans de la vie de Prune. Une succession de défis et de rencontres, avec des professeurs et des anthropologues chinois pour sonder l'épineuse question des avortements sélectifs ; avec les huit fillettes qu'elle a choisies pour modèles dans un orphelinat – « Je les revois régulièrement », confie-t-elle – ; avec ces artisans du village de Lintong, à qui elle a demandé de modeler chaque visage différemment ; avec ce mécène chinois, rencontré miraculeusement « après six déceptions, des hauts et des bas et des voyages qui ne menaient à rien » et qui lui offre un terrain pendant quinze ans, le temps d'enterrer ses sculptures et de les déterrer en 2030 quand les conséquences de la politique de l'enfant unique seront à leur paroxysme. Entre-temps, ses guerrières pacifistes – pas moins de dix tonnes de terre cuite – ont fait escale à Shanghai, Zurich, New York, Mexico ou Paris, dans des expositions couronnées de succès. Et même si, pour l'heure, les « Terracotta Daughters » sont enterrées, le projet, lui, bouge encore, car l'artiste s'apprête à lui consacrer un long-métrage, en collaboration avec Anne-Sophie Bion, la monteuse de « The Artist ». Sortie prévue courant 2017.

Prune Nourry est abonnée aux travaux au long cours. Il faut dire que ses obsessions – la bioéthique, la sélection du sexe, les manipulations prénatales – valent bien qu'on s'y attarde. Ces sujets sensibles, elle ne cesse de les aborder à travers des sculptures, des performances ou des vidéos. « J'aime partir de faits réels, comprendre, vérifier. Être artiste, c'est avoir une responsabilité. C'est un travail complémentaire de celui du journaliste : on ne dénonce pas mais on alerte, à travers d'autres chemins. » En 2011, elle s'installe à New York où elle est invitée par Lucien Zayan à rejoindre The Invisible Dog de Brooklyn, ruche artistique devenue son camp de base. Aussi sec, elle plante son « Spermbar » sur la très chic 5th Avenue. En infirmière immaculée, elle y vend des breuvages singeant le juteux commerce en ligne des banques de sperme américaines qui permettent de connaître non seulement la couleur des yeux et de la peau du donneur, mais aussi sa religion, son niveau d'études ou ses photos de jeunesse. « La réaction des femmes était très positive, elles me racontaient leur expérience, leur questionnement, leurs difficultés à trouver un donneur », se souvient-elle. C'est aussi à cette époque qu'elle partage son temps entre l'Occident et l'Inde, pays où le ratio hommes-femmes est l'un des plus déséquilibrés au monde. Elle y démarrera le premier volet de sa trilogie sur la sélection du sexe, concevant ses « Holy Daughters », êtres hybrides à la tête ○○○

GALERIE
MAGDA DANYSZ
PARIS / SHANGHAI

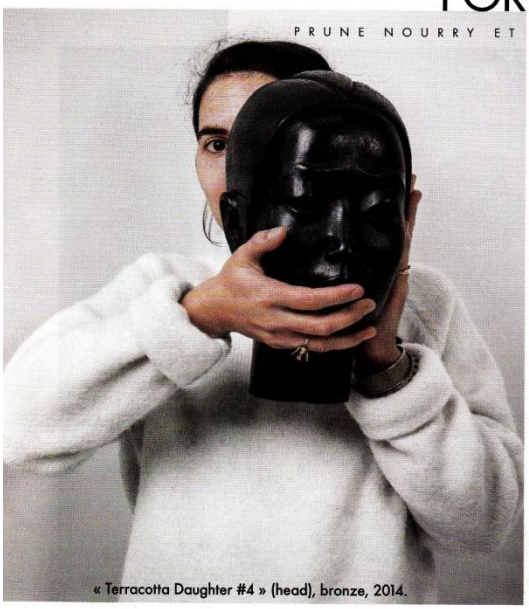
ELLE

18 Mars 2016

PORTRAIT

PRUNE NOURRY ET L'ARMÉE DES FILLES

18 MARS 2016



« Terracotta Daughter #4 » (head), bronze, 2014.

○ ○ ○ de vache et au corps de jeune fille qu'elle abandonne dans les rues de Delhi. L'idée : pointer le paradoxe entre la première, symbole de la fertilité et sacrée, et la seconde, source de fertilité mais déconsidérée. Les Indiens en sont restés médusés.

Chez Prune, le verbe est clair, le propos articulé et décidé, la voix tranquille et assurée, la maturité étonnante. L'artiste tire son fil. « Je vais vers quelque chose qui me touche, commente-t-elle. Le fait d'être une femme rend ma démarche empathique. » Et avant tout éthique. Sophie Makariou, directrice du Musée Guimet, qui lui offrira une carte blanche en 2017, s'enthousiasme : « J'aime la dimension globale de son œuvre, à la fois artistique et sociale. Par son humanisme, elle évoque les artistes de la Renaissance. » « C'est l'aventure humaine qui m'intéresse », confirme Prune, qui trace sa voie sans compromis, choisissant l'École Boulle, section sculpture sur bois, plutôt que les prestigieux Beaux-Arts – « parce que je voulais avant tout apprendre le savoir-faire » – ou déclinant les offres des sponsors qui aimeraient financer ses œuvres porteuses de sens – « parce que l'art doit rester indépendant et que la fin ne justifie pas les moyens ». Et sa galeriste Magda Danysz (1) d'ajouter : « Elle n'est d'aucune chapelle dans un monde de l'art contemporain très formaté. Avec Prune, c'est plutôt "qui m'aime me suive" ! » Dans sa garde rapprochée, outre les trois collaborateurs de son studio, deux trentenaires, indéfectibles soutiens : Sophie Ubald-Bocquet, collectionneuse de la première heure, et Tatyana Franck, à la tête du Musée de l'Élysée, à Lausanne. Cette dernière s'amuse de leur première rencontre : « C'était un dîner, à la foire d'art contemporain de Bruxelles. Elle m'a demandé tout de go une mèche de cheveux pour une installation sur le corps humain. » La curatrice a obtempéré sur le champ. « Non seulement, Prune n'a pas froid aux yeux, souligne-t-elle, mais elle a cette incroyable capacité à fédérer les gens autour de ses projets. » Amis et collègues s'accordent sur sa force de conviction, sa façon de déplacer des montagnes avec grâce, sa détermination à toute épreuve.

Elle l'a d'ailleurs largement démontré pour son dernier projet, « Anima » (2), une installation à plusieurs mains inspirée de la culture des Mayas Lacandons, qui fait écho à l'une de ses premières performances, « Les bébés domestiques », où elle abandonnait dans la rue des sculptures en silicone d'êtres hybrides entre chiot et enfant. « J'ai toujours été fascinée par l'évolution du genre, la relation homme-animal. Au début du XXe siècle, des humains étaient présentés dans des zoos pendant les Expositions universelles. Pendant la Seconde Guerre mondiale, les nazis se sont servis de cobayes humains. Aujourd'hui, il existe du yoga pour chiens ! C'est la question du "qui sommes-nous ?" "Où allons-nous ?" » En décembre, guidée par l'anthropologue et dramaturge Valentine Losseau, elle part dans la forêt du Chiapas à la rencontre des Lacandons, cette ethnie animiste amérindienne presque éteinte, et longtemps déconnectée de la civilisation. « Leur relation à la faune est très particulière. Ils se réincarnent la nuit dans toutes sortes d'animaux et la femme peut devenir la nourrice d'un animal quand elle allaite son bébé. » Les conditions de vie auraient pu faire fuir Prune. Au contraire, « son énergie était démultipliée, raconte Valentine Losseau. Je l'ai vue faire cinq heures de marche dans la boue pour aller découvrir un rituel ». L'anthropologue s'attendait à voir l'artiste rejetée par cette ethnie fermée aux étrangers, or, elle l'a tout de suite acceptée. Sa galeriste appelle cela « The power of Prune » !

> **J'AIME PARTIR DE FAITS RÉELS, COMPRENDRE, VÉRIFIER. ÊTRE ARTISTE, C'EST AVOIR UNE RESPONSABILITÉ.**
>
> PRUNE NOURRY

Ces questions philosophiques, l'artiste dit les porter en elle depuis toujours. Comme son envie d'être artiste. Elle se souvient de sa première exposition sur une plage, en vacances. Elle a 10 ans, invite parents et amis à assister à un vernissage. Une fois arrivés, tous demandent où sont les œuvres et l'artiste. Les premières se résument à un bateau échoué sur la plage. « Et l'artiste, relate Prune, c'était la mer qui avait façonné cette épave. » Aussi peu diserte sur sa sphère personnelle que prolixe sur son art, c'est la seule anecdote de son enfance qu'elle lâche, confessant toutefois avoir grandi à Paris. « Je n'aime pas parler de ma vie privée. » Ne pas mélanger les genres pour ne pas brouiller le message. Seul l'art compte... et le chemin qu'elle trace, comme dit Sophie Makariou, « les pieds sur terre et la tête dans les étoiles ». ■

1. « Prune Nourry », dans le cadre des Sunday Screening, le 20 mars à la galerie Magda Danysz, Paris-11e. magda-gallery.com/fr
2. « Anima », jusqu'au 14 avril, The Invisible Dog Art Center, Brooklyn. theinvisibledog.org

FRÉDÉRIC STUCIN ; COURTESY GALERIE MAGDA DANYSZ.

GALERIE
MAGDA DANYSZ
PARIS / SHANGHAI